

Le traîneau de Manuela

Marguerite Thiébold
Gaston de Sainte-Croix

Hachette

N. 1.

LE TRAINEAU
DE
MANUELA

16° 1/2
28033

DU MÊME AUTEUR

dans la Nouvelle Bibliothèque Rose

LILI ET SON ANE
LILI ET SES CHÈVRES
LILI ET SON BASSET
LILI ET SON LOUP

PASCAL ET LE VAGABOND

dans la Bibliothèque Rose

LE CYGNE DE SOLVEIG
LE CHATEAU DANS LA FORÊT

dans l'Idéal-Bibliothèque

LE MAITRE DE NORDFJORD
LA FLEUR DU MÉKONG
DEUX GARÇONS DE NULLE PART

dans la Bibliothèque Verte

LE COLLIER DE RUBIS
ANGÉLICA

[Retrouver ce titre sur Numilog.com](http://www.numilog.com)

MARGUERITE THIÉBOLD

83

LE TRAINEAU
DE
MANUELA

Grand Prix du Salon de l'Enfance 1964

ILLUSTRATIONS DE GASTON DE SAINTE-CROIX

HACHETTE

JL - 30 10 1964 - 15005

LE TRAINÉ
DE
MANUELA



© Librairie Hachette, 1964.

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.



CHAPITRE PREMIER

MENACE IMPRÉCISE

UNE mince silhouette se découpait là-haut sur le ciel bleu. La skieuse était seule au milieu d'un champ de neige immaculée; éblouie, elle clignait un peu des yeux.

De la vallée montaient des sons de cloches dont l'écho se répercutait d'un versant à l'autre.

L'air était si limpide et la splendeur de ce matin si grande que l'adolescente éprouva le besoin de pousser un cri de joie. Son « ohého! » ne réveilla pourtant pas les marmottes frileusement enfoncées dans leur abri rocheux.

« Et maintenant, en avant, Manuela! » dit-elle à haute voix.

LE TRAÎNEAU DE MANUELA

Elle se pencha en avant et démarra en un élan magnifique sur la pente abrupte, longue de plusieurs kilomètres.

Après son passage, s'élevait une fine poussière blanche.

Manuela filait à une allure grisante. Ses cheveux bruns qu'elle portait longs, retenus par un ruban de lastex bleu volaient rejetés en arrière, comme une crinière. Ses joues hâlées devenaient roses sous l'action du vent froid. Ses yeux noirs brillaient d'un éclat heureux.

« Stéphane m'a dit, l'autre jour, pensa-t-elle, que lorsque je descends, je dois faire au moins du 80 à l'heure! »

Stéphane Dubol, moniteur de ski, était le frère de Louise, la meilleure amie de Manuela.

En ce moment, il surveillait les exercices de slalom de deux de ses élèves : Béatrice et Anna van Ley, jeunes Hollandaises désirant se perfectionner.

Soudain le regard de Stéphane se tourna vers la montagne. Ses deux élèves s'arrêtèrent, levèrent la tête, elles aussi, et virent la skieuse qui semblait voler sur la neige.

« Regardez-moi ça! fit Stéphane sur un ton admiratif. Quelle forme!

– Formidable! » soupira une des deux sœurs, en ajustant ses lunettes noires pour mieux suivre les évolutions de Manuela.

Celle-ci abordait un tournant, tout son corps s'inclinait dangereusement.

« Elle va tomber! murmura Anna, son petit nez retroussé tout frémissant.

– Non! répliqua le jeune homme. Manuela est un as, elle sait prendre des risques, car elle n'a peur de rien.

– Mais... mais, regardez là-bas, ces bosses dans le terrain. Vous croyez qu'elle va les passer, à cette allure?

– Oui, en les sautant! » fut la réponse du moniteur qui souriait.

LE TRAÎNEAU DE MANUELA

Et en effet, l'adolescente venait de franchir d'un bond les mamelons neigeux; maintenant elle poursuivait sa glissade vertigineuse.

« Pourquoi, s'écria Béatrice, tient-elle ses bâtons presque horizontalement? »

Cette fois, Stéphane ne lui répondit pas. Il regardait la jeune skieuse qui descendait droit sur eux. Elle accentua encore son avance et fit une arrivée sensationnelle, dans un dérapage irréprochable qui souleva une gerbe de neige poudreuse.

« Vous nous avez fait peur! avoua Anna quand elle vit Manuela tout près d'elle.

– Tu as été excellente, assura le moniteur en lui faisant un sourire approbateur.

– Je voudrais bien posséder la centième partie de votre assurance, avoua Béatrice avec une moue. Il me semble que je n'y arriverai jamais...

– Si on vous avait mis sur des skis à quatre ans, vous en sauriez autant que moi, expliqua Manuela avec simplicité. C'est aussi naturel que de marcher. »

Dans les yeux bleu gentiane de Stéphane glissa un éclair de malice. Il répliqua :

« Comme je te connais, tu as dû chausser des skis dès que tu es sortie de ton berceau! »

Ils éclatèrent, tous quatre, de rire.

Une des sœurs van Ley, attirée par le visage ouvert de Manuela, l'interrogea avec un accent étranger prononcé :

« Vous participez à des compétitions? »

Manuela acquiesça simplement de la tête, et Stéphane répondit à sa place :

« Elle a déjà gagné quelques coupes régionales. Pour les championnats plus importants, je pense que l'année prochaine... »

[Retrouver ce titre sur Numilog.com](http://Numilog.com)





Ils éclatèrent, tout quatre, de rire...



[Retrouver ce titre sur Numilog.com](http://Numilog.com)

LE TRAÎNEAU DE MANUELA

Il laissa la phrase en suspens, ce qui permettait toutes les suppositions.

« Je souhaite que vous réussissiez ! » dit Anna avec un charmant sourire.

Cette jeune fille âgée de seize ans à peine – un an de plus que Manuela – désira gagner son amitié dès l'instant où elle avait rencontré son regard. Pourtant, quelles différences extérieures entre elles deux !

Les demoiselles van Ley portaient des vêtements d'une coupe parfaite et d'excellent tissu ; leurs skis avaient été choisis parmi les plus chers. A leur poignet, une montre en or marquait, pour elles, des heures de plaisirs, de voyages, de sport, d'amusements divers.

En face d'elles, la tenue de Manuela accusait la pauvreté et l'usure. On pouvait se demander en jetant un coup d'œil sur ses vieux skis comment elle parvenait – grâce à eux ou malgré eux – à accomplir de telles prouesses !

Anna, rougissante, bégayant un peu, lui demanda, avec son accent amusant :

« Nous parlons assez mal le français... comme vous avez pu le remarquer, voulez-vous nous aider ? Nous ne connaissons personne à l'hôtel. Rien que des Anglais et des Allemands. Et vous avez l'air si gentille, alors... alors... »

Béatrice s'empressa de venir au secours de sa sœur.

« Oh ! oui. On pourrait se rencontrer souvent, si vous vouliez ? Ma sœur et moi, nous le désirons beaucoup. Nous avons toujours les mêmes goûts, vous savez, nous sommes jumelles. »

Sensible à cette offre amicale, Manuela eut un large sourire qui découvrit de petites dents régulières au reflet nacré.

« Je ne demande pas mieux, répondit-elle tandis que son regard vif allait de l'une à l'autre. Maintenant je

LE TRAÎNEAU DE MANUELA

remarque combien vous vous ressemblez : vos cheveux blonds, votre taille...

– Et mêmes yeux! » ajouta Anna ôtant, ainsi que sa sœur, ses lunettes sombres.

En effet, elles avaient, toutes deux, des yeux verts. Leur peau était pareillement blanche et sensible. Chacune d'elles pelait sur le nez.

« Vous avez de la chance d'être bronzée, dit encore la jeune fille à l'adresse de Manuela.

– Il y a deux raisons, d'abord parce que j'habite depuis ma naissance Saint-Jean-le-Bon qui se trouve à 1600 mètres – on brunit vite à cette altitude –; ensuite parce que je suis à demi Italienne.

– Ah! c'est pour ça que vous avez un si joli prénom?

– Il vous plaît?

– Beaucoup. Je n'ai encore connu personne s'appelant ainsi, assura Béatrice.

– Vous ne l'oublierez plus et, dans quelques années, vous le verrez certainement sur la liste des championnes de ski », prophétisa Stéphane.

Manuela fit un geste de la main exprimant son incertitude quant à cet avenir.

« Il faut acquérir bien des qualités d'adresse et d'endurance si l'on veut réussir des performances. Pour le moment, ces choses sont passées au second plan de mes préoccupations. Je vous raconterai pourquoi un jour.

– Vous avez des ennuis? s'inquiéta Anna.

– Oui, quelques-uns, comme tout le monde. »

Le visage de Manuela, extrêmement mobile, refléta quelques instants les soucis qu'elle venait d'évoquer. Elle parut plus âgée tout à coup.

Mais, presque aussitôt, elle rejeta la tête fièrement en arrière et sourit de nouveau.

« Je pense que je gagnerai!... »



Ses paroles assez mystérieuses intriguèrent beaucoup les jumelles. Leur bonne éducation les empêcha pourtant de poser une question indiscrète.

« N'est-ce pas, Stéphane? » fit-elle à l'intention du jeune homme.

— Je l'espère bien! » répliqua-t-il.

Manuela expliqua tranquillement aux deux jeunes filles :

« J'ai un frère plus jeune que moi et il faut que je gagne sa vie et la mienne. Ah! oui, le ski, c'est ma passion. Mais actuellement j'ai autre chose à faire! Je cherche un moyen de gagner un peu plus d'argent. Vous n'en connaissez pas? Naturellement, je plaisante! »

Plaisantait-elle vraiment?

« Maintenant, je dois rentrer. Venez me voir quand vous voudrez le matin. Ça me fera toujours plaisir. L'après-midi, je travaille à l'hôtel de l'Ours. »

Les jeunes filles se serrèrent la main avec chaleur.

LE TRAÎNEAU DE MANUELA

« A bientôt! » crièrent les sœurs van Ley, chagrînées par son brusque départ.

Elles se tournèrent vers Stéphane et l'interrogèrent :

« Vraiment, elle est pauvre? »

– Très pauvre?

– Ses parents ne soignent... non, nes'occupent pas d'elle? »

Stéphane haussa les épaules et soupira.

« Autant vous le dire tout de suite, car Manuela vous l'expliquera certainement : son père est dans un sana et sa maman est morte.

– Oh! firent les jumelles. Dans un sana? C'est grave?

– On pense qu'il guérira. Il n'y a pas beaucoup d'argent chez eux, c'est pour ça que Manuela travaille. Elle est courageuse. »

Anna et Béatrice n'osèrent plus le questionner. Elles regardèrent au loin la jeune fille qui filait vers le village qu'on apercevait, plus bas, blotti entre les contreforts de la montagne.

Saint-Jean-le-Bon avait été autrefois un humble village, comme il y en a tant, bloqué par la neige huit mois durant.

Maintenant, sous l'impulsion de son maire, M. Manien, il était devenu le rendez-vous des passionnés de la neige.

Autrefois, on y vivait isolé du reste du monde et on attendait le printemps avec une grande impatience. Quand il arrivait enfin, accompagné du bruit joyeux de tous les ruisseaux qui dévalaient les pentes, on avait à peine le temps de s'en réjouir que, déjà, s'installait l'été, un été trop court durant lequel, sur les hauts alpages, flambait le soleil.

Désormais, plus l'hiver durait, mieux cela valait pour tous les habitants de Saint-Jean. Il y avait alors tant d'étrangers qui voulaient skier, patiner, se promener, trouver des hôtels confortables et des pistes bien balisées!

Manuela ne s'arrêta pas à Saint-Jean-le-Haut là où étaient sortis de terre, comme sous l'effet d'une baguette magique,



chalets neufs et magasins luxueux. Elle continua jusqu'à l'ancien village que, par opposition, on appelait maintenant plus souvent Saint-Jean-le-Bas que Saint-Jean-le-Bon et s'arrêta devant une des maisons construites mi-bois, mi-pierre, un simple chalet auquel on accédait grâce à trois marches. Celles-ci étaient protégées de la pluie et de la neige par un auvent.

Là, avaient vécu autrefois les grands-parents maternels de la fillette. Quand Gino Cervatti, un garçon travailleur et sérieux, était venu des Abruzzes s'installer dans la région, il était souvent monté au village de Saint-Jean-le-Bon.

Ce fut ainsi qu'il fit la connaissance d'une jeune fille. Ils se marièrent et furent, pendant des années, très heureux avec leur petite fille et leur garçon, Tonio.

Ce grand bonheur dura jusqu'au jour où la jeune femme, après une courte maladie, mourut soudainement.

LE TRAÎNEAU DE MANUELA

L'année suivante, le papa dut quitter le foyer pour se faire soigner dans un sanatorium.

Il y avait un an maintenant que les deux enfants demeuraient seuls dans le chalet...

... Manuela ôta ses skis, essuya ses souliers sur un paillasson décoloré, et, avant de rentrer, leva les yeux vers l'enseigne de fer qui se balançait au vent. Celle-ci représentait un traîneau tiré par un cheval. L'artisan qui l'avait forgée, Fred Dubol, le père de Louise et de Stéphane, avait réussi là un travail délicat et soigné.

Manuela l'aimait parce qu'elle lui rappelait de beaux moments : son père conduisant le traîneau pour promener les touristes, le fouet à la main — un fouet dont il ne se servait jamais —; le cheval Vaillant, une brave bête au pas tranquille qui tirait le traîneau sur les chemins gelés, faisant sonner les clochettes de son harnais, leur retour, chaque soir, à la lueur des deux lanternes.

Manuela pénétra dans le chalet, referma la porte et accrocha son anorak à un portemanteau dans la minuscule entrée.

De là, elle se rendit dans la cuisine, la pièce la plus importante de la maison avec ses murs de bois, ses poutres apparentes, son grand fourneau, le banc qui occupait l'angle derrière la table et sur lequel dormait le chat.

Manuela ajouta quelques bûches et plaça sur la plaque chaude une casserole emplie d'eau dans laquelle nageaient des légumes coupés en petits dés qu'elle avait préparés avant de sortir. Elle y ajouta une pincée de sel.

A ce moment, elle entendit quelqu'un cogner à la porte extérieure; elle cria « Entrez! » croyant à l'arrivée de son amie Louise, surnommée Lou.

Mais la personne qui apparaissait dans l'ouverture de la porte n'était pas son amie. Il s'agissait de Franck Pollus, un jeune homme d'une vingtaine d'années aux traits rudes et dont les lèvres minces esquissèrent un sourire railleur.

LE TRAÎNEAU DE MANUELA

« Salut! » dit-il, ses yeux fureteurs faisant le tour de la cuisine.

Au passage, il nota la propreté et l'ordre de la grande pièce. Il remarqua les divers changements qu'y avait apportés Manuela. « Elle a dû voir ça à l'hôtel de l'Ours! » se dit-il.

Deux vieilles louches de cuivre qui avaient autrefois été reléguées dans le fond du buffet pendaient l'une à droite et l'autre à gauche du fourneau; des assiettes d'étain bosselées garnissaient le mur derrière la table, et sur le buffet trônaient les deux coupes que Manuela avait gagnées aux compétitions de ski.

Il vit aussi qu'à une des poutres pendait une ancienne lampe à pétrole de porcelaine blanche.

« Tiens! fit-il. Vous l'avez fait transformer en suspension électrique? Vous avez donc de l'argent maintenant? »

Elle ne lui répondit rien. Cela ne regardait pas le nouveau venu, un jeune homme peu estimé au village et que Manuela n'aimait pas du tout.

« Je me demande comment tu t'en procures? »

– Tu sais bien que je travaille à l'hôtel de l'Ours! Qu'est-ce que tu veux? »

Il s'assit dans l'unique fauteuil que Gino Cervatti avait fabriqué lui-même, étala ses jambes vers le feu et alluma une cigarette.

Son sans-gêne irritait Manuela.

« Alors? Tu te décides à m'expliquer pourquoi tu es venu ici? Et pourquoi tu t'installes comme si tu étais chez toi? »

– Un peu de patience, s'il te plaît. Je suis en train d'admirer les transformations. Oui, vraiment, on dirait que tu ne manques de rien et pourtant...

– Et pourtant?

– Ne prends pas tes grands airs offensés. Je sais ce que je sais.

LE TRAÎNEAU DE MANUELA

– C'est-à-dire?

– J'ai appris que tu avais pas mal de difficultés. C'est naturel. A ton âge, on ne peut pas très bien se débrouiller seule. Si ton père n'avait pas vendu votre cheval avant de partir, vous ne mangeriez pas souvent à votre faim, ton frère et toi. D'ailleurs, malgré ça, vous êtes obligés de vous priver souvent. Ne me dis pas non! Ça se voit à l'œil nu. Vous êtes, tous les deux, maigres comme des coucous.

– Est-ce que ta visite aurait un but charitable?

– Presque! »

Elle haussa les sourcils et s'assit sur le banc.

« Je ne demande à personne de s'occuper de nous. »

Il paraissait à son aise et sûr de lui. Manuela s'impacienta :

« Enfin, qu'est-ce que tu veux? répéta-t-elle.

– Te parler. Ton père doit rester au sana encore longtemps. Quand il rentrera, il ne pourra pas reprendre son métier. Les médecins ne lui permettront pas de conduire un traîneau par tous les temps. De plus... vous n'avez plus de cheval. »

Il vit qu'elle s'agitait, il émit un ricanement déplaisant et continua :

« Tu sais aussi bien que moi que vous ne pourrez plus jamais en acheter un.

Le regard glacial de Manuela ne l'arrêta pas.

« Je m'y connais mieux que toi, tu peux me croire.

– Tu veux m'offrir un cheval? Ce doit être ça! »

Le ton ironique de l'adolescente l'amusa. Il croisa les bras, prit un air avantageux.

« Ce que je vais te proposer, personne d'autre que moi ne le fera. C'est une chance unique pour toi.

– Vraiment?

Écoute bien : j'achète le traîneau de ton père. Je te le paie comptant. Grâce à la somme versée, Tonio et toi,



vous serez à l'abri du besoin pendant des mois. Le traîneau ne sert plus à rien.

– Pour le moment...

– Plus tard aussi. Un jour, il sera tout juste bon à être scié et fendu pour alimenter le feu. »

Manuela se leva, prit une cuiller en bois, ôta le couvercle de la casserole, tourna la soupe qui commençait à dégager une odeur appétissante et la recouvrit, toujours sans mot dire.

« Tu réfléchis ?

– C'est tout réfléchi. »

Il bondit sur ses pieds, se planta devant elle, les poings sur les hanches.

« Je te connais : tu fais la fière. Tu préfères mourir de faim. Tu finiras, et ton frère aussi, par avoir la même maladie que ton père. »

Cette attaque brusquée la blessa profondément, mais elle

TABLE

I. — MENACE IMPRÉCISE	5
II. — LA MENACE SE PRÉCISE	24
III. — LA CLOCHE DU LAC VERT	35
IV. — LE COLLIER DE CLOCHETTES	46
V. — VISITES	56
VI. — UNE RENCONTRE	72
VII. — ACCIDENT	79
VIII. — L'AMUSANTE LOU	91
IX. — LA NUIT DU MARDI	96
X. — LA MONTAGNE SE FÂCHE	106
XI. — ACCUSATIONS	116
XII. — MOMENT DE RÉPIT	123
XIII. — CONFRONTATION	129
XIV. — PROJETS	145
XV. — ALICANTE	156
XVI. — SURPRISES	165



Ideal Bibliothèque

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

Couverture :

Conception graphique – Manon Lemaux

Typographie – Linux Libertine & Biolinum, Licence OFL

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

